

Ésaïe 60 : 1-6, Éphésiens 3, 2-6 (Épiphanie, Annecy 07/01/24)

Bien que nous soyons le dimanche de l'Épiphanie, je n'ai pas conservé pour ce jour la lecture de l'évangile de Matthieu prévu pour ce jour, épisode qui relate la visite des mages à Jésus. J'avais déjà prêché sur ce texte lors du culte de Noël. Qu'est-ce que l'épiphanie ? Il faut préciser d'abord que cela n'a strictement aucun rapport avec la trilogie de Marcel Pagnol : Marius, César et pis Fanny. C'est une fête qui célèbre chez les catholiques le Messie venu et incarné dans le monde et qui reçoit la visite et l'hommage des mages, chez les orthodoxes la manifestation au monde de Jésus de Nazareth comme Christ et Fils de Dieu par son baptême... et chez les protestants c'est l'occasion de manger une galette. Or, comme nous avons eu l'occasion de partager une galette hier, nous allons nous intéresser à une des symboliques de cette visite des mages à l'enfant Jésus.

L'évangéliste Matthieu introduit par cet épisode l'idée de l'entrée dans l'histoire du salut des nations, des non-juifs. Les mages, astrologues païens, sont sensibles à la réalisation de la promesse du Dieu d'Israël, alors que le peuple élu y reste imperméable. L'évangéliste Jean y faisant allusion en écrivant : *[La lumière] est venue chez les siens, et les siens ne l'ont point reçue* (Jean 1 : 11). L'idée de la conversion des nations n'est pas étrangère à la spiritualité hébraïque, nous venons de l'entendre par la bouche du prophète Ésaïe.

Vous aurez remarqué qu'il y a une légère différence. Chez Ésaïe, il y a une vision quelque peu triomphaliste, voire légèrement revancharde, les païens se tourneront vers Israël et reconnaîtront sa supériorité. Tandis que dans le Nouveau Testament, le salut échappera à Israël. Mais attention, une mauvaise interprétation de cette « évasion » a causé bien des malheurs ! L'Église a commencé par se revendiquer comme étant le « nouvel Israël »...

Je ne peux ni cautionner ni invalider cette prétention. Tout dépend comment on comprend l'adjectif « nouveau ». On peut faire sans trop de difficulté un lien avec la Bible chrétienne. Est-ce que le Nouveau Testament disqualifie l'Ancien Testament ? Non, en aucun cas ! Il s'y ajoute, il donne une nouvelle grille de lecture, mais il n'a aucune légitimité sans l'Ancien Testament qui garde toute sa valeur, toute sa pertinence. C'est pour lever cette ambiguïté que, à la suite d'autres, j'évite toujours

d'utiliser l'expression « Ancien Testament » au profit de « Premier Testament » (le Nouveau reste « Nouveau » et ne devient ni « Deuxième » ni « Second Testament »). De la même manière, la nouvelle manière d'être « peuple de Dieu » n'invalide ni ne disqualifie en rien la première. Les chrétiens ne sont pas le « Nouvel Israël » mais sont une autre façon d'être Israël. On pourrait dire ici un second Israël, ou plutôt un Israël en second. Je précise – ça ne devrait pas être nécessaire, mais hélas, il est aujourd'hui prudent de le faire – qu'il n'est pas question ici d'État d'Israël, encore moins de la politique proche-orientale, mais du « titre » de peuple élu. Et pour ceux qui se posent la question, « élu » est à prendre dans son sens original comme choisi, choisi par Dieu. Ça n'a évidemment rien à voir avec un vote : pas plus qu'il n'y a eu le moindre processus démocratique pour choisir l'élu de votre cœur.

Toutes ces mises au point faites, qu'en dit l'apôtre Paul ? Certes, on attribue parfois à celui-ci des positions anti-juives ; mais c'est toujours en sortant des versets de leur contexte, du développement de sa pensée ou en oubliant leur côté polémique. Dans la plupart des cas, quand il fait des allusions négatives au judaïsme ou à la Loi, ce ne sont pas les juifs qui sont visés, mais les convertis païens qui se mettent à « judaïser », c'est-à-dire à se comporter comme s'ils étaient juifs. Pour Paul, ce n'est pas acceptable : en bon pharisien, il abhorre la confusion. Les convertis à Jésus Christ (on ne peut pas encore parler de chrétiens) ne sont pas juifs, ils les remplacent encore moins, ils sont agrégés au peuple élu sous un autre statut, un statut d'adoption. C'est pourquoi, cela ne pose pas de problème à l'Apôtre, que les disciples d'origine juive continuent de pratiquer l'ensemble des commandements de la première alliance.

Pour Paul, il est clair que cette première alliance reste valide et que l'Israël historique, premier, continue de faire partie du salut, avec un statut particulier, principal et un peu mystérieux. Paul insiste sur le fait que, malgré l'endurcissement d'Israël face à son envoyé, Dieu maintient son alliance, non grâce aux mérites du peuple élu, mais parce Dieu est fidèle à sa promesse, même lorsque ses partenaires ne le sont pas.

Je vais, malgré son anachronisme dans le discours paulinien, employer le mot « chrétien » pour davantage de clarté et de concision, un peu par facilité aussi. Il y a

deux mots qui me semblent particulièrement troublants et donc importants dans l'extrait de l'Épître aux Éphésiens entendu ce jour. Le premier est « cohéritier ». Il est très parlant : personne ne garde tout, personne ne remplace qui que se soit. Il y a partage. Ce n'est pas aux héritiers de décider qui a part ou non à l'héritage, mais bien au testataire. Mais, qu'on le veuille ou non, Israël reste le fils aîné ; et cela, dans une société traditionnelle, cela compte.

Donc, les chrétiens ne détournent pas le torrent du salut pour se l'accaparer, mais ils bénéficient du débordement de ce salut. Ils en sont bénéficiaires en second. L'amour de Dieu déborde. Le second terme troublant est « mystère ». Je l'ai déjà évoqué à propos du rôle d'Israël dans l'histoire du salut, mais Paul l'utilise ici pour qualifier l'extension de la grâce de Dieu aux païens. Cette extension est mystérieuse, c'est-à-dire incompréhensible, sinon par des analogies. En voilà une : petit, notre fils aîné a dit un jour à sa mère sur un ton peiné en parlant de la naissance de son cadet : « en fait, je ne te suffisais pas ». Un reproche, teinté de jalousie (je vous rassure, ça va mieux). Et bien non, tu ne nous suffisais pas : mais cela n'a rien à voir avec toi, ni avec l'amour que nous te portions et portons encore. La venue de ton petit frère n'a pas enlevé une ombre d'amour à ta part, tout ce que tu as dû partager, c'est notre temps et notre attention ; la seule chose que tu as réellement perdue, c'est l'illusion d'être le centre du monde, mais ça c'est pour ton bien. C'est un des mystères de l'amour que de pouvoir être donné entier plusieurs fois. Ainsi la nouvelle alliance n'a rien retiré à la première.

Le risque de notre côté, la tentation du cadet, est celle de ne pas accepter d'être arrivé en second, d'être arrivé second et, par conséquent, de se proclamer aboutissement, de prendre au sérieux la boutade d'un vieil amish. Il était le dernier d'une fratrie de douze, et il racontait, en souriant, qu'à sa naissance, sa mère aurait dit en le voyant : c'est bon, j'ai celui que je voulais. Disqualifier la première alliance, c'est refuser sa limite, c'est réécrire l'histoire, et bien que ce soit une pratique de tous les temps, y compris et surtout le nôtre, c'est une attitude mortifère. Et l'histoire nous l'a hélas abondamment prouvé.

Quel est le rôle particulier du peuple juif dans l'histoire du salut universel ? Cela demeure quelque peu mystérieux. Néanmoins, la survie même de ce peuple à travers

l'histoire et les drames est un témoignage de la fidélité, fidélité de Dieu et des humains ! Un des rôles que joue Israël, selon une de ses propres compréhensions de lui-même, est celui de prêtre parmi les nations. J'aurais aimé développer ce point, mais ce sera pour une autre fois ! En outre, Israël nous rappelle que nous ne sommes pas le centre de l'attention de Dieu, il nous rappelle à l'humilité, nous venons en second. Nous n'en sommes pas moins aimés pour autant.

Le salut des nations est un mystère et une grâce en soi. Que le Dieu d'Israël ait voulu sauver les peuples qui ne lui appartenait pas est en soi un mystère et une grâce. Que ce salut s'étende à toi, à moi est un autre mystère, ni plus ni moins surprenant. L'existence même de la grâce est une grâce, avant même de s'appliquer à nous.

En guise de péroration, d'exhortation, de conclusion, en cette période de l'année où il est coutumier de prendre des résolutions, à quoi donc vais-je vous inviter ? Eh bien, à ne pas vous mettre en concurrence pour l'amour de Dieu, tels des enfants jaloux se disputant l'affection de leurs parents. Bien sûr, il est loisible, souhaitable, fructueux de comparer, de dialoguer et de réfléchir aux pratiques des uns et des autres ; mais il n'y a pas de concurrence : l'amour de Dieu est semblable à un fleuve qui déborde et qui emporte tout sur son passage : il y en a pour tout le monde.

Il est important de le rappeler en ce mois de janvier qui porte la semaine de prière pour l'unité des chrétiens : la course à la préférence paternelle est une voie de mort. Les parents détestent voir leurs enfants se disputer. Acceptez donc d'être les cadets de certains et les aînés d'autres ; vivre en frères et sœurs dans l'amour et l'acceptation est aussi une grâce, une des plus importantes, d'ailleurs. Puisse cette résolution ne pas subir le sort des autres, oubliées dès le 8 janvier. Alors, comme le prophétise Ésaïe : *Alors tu verras, tu seras radieuse, ton cœur frémit et se dilatera.*